

Jacques Jouet

Mek-Ouyes amoureux

*La lectrice aux commandes
Mek-Ouyes chez les Testut*

Roman-feuilleton



Mek-Ouyes amoureux

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

NAVET, LINGE, ŒIL-DE-VIEUX, *poésie*

FINS, *roman*

POÈMES DE MÉTRO

UNE RÉUNION POUR LE NETTOIEMENT, *roman*

LA RÉPUBLIQUE DE MEK-OUYES I ET II, *roman-feuilleton*

POÈMES AVEC PARTENAIRES

VANGHEL, *Théâtre IV*

MON BEL AUTOCAR, *roman*

JULES ET AUTRES RÉPUBLIQUES, *cinq romans*, volume comprenant : *La voix qui les faisait toutes – Gulaogo, une histoire africaine – Cognac – L'aubergiste du magasin général – Jules*

CANTATES DE PROXIMITÉ

Chez d'autres éditeurs

LA SCÈNE EST SUR LA SCÈNE, *Théâtre I (Limon)*, volume comprenant : *Les méfaits d'un auteur – Hamlet, une parallèle – Les vaincus – Le moment de la scène – On remet la porte sur ses gonds – Les z'hurlleurs – Trois fois trois vœux – Monsieur Frankenstein – Question – Le jour où Romillat changea de compagnie – Les z'hurlleurs 2 – Théâtre – La Femme aux Cendres – Les bienfaits du silence*

MORCEAUX DE THÉÂTRE, *Théâtre II (Limon)*, volume comprenant : *Technique de surface – Passer le poteau – Jésus enseigne les Goliath – Tour de la scène en 80 minutes – Le baiser à l'acteur – Acteur cheval – Danse, distance, photographie – Autre question – Hamceste – La sortie au peuple – Trois fois trois phrases – Ils n'ont plus de vin – On ne joue pas*

LA NOCE, de S. Wyspianski, cotraduction avec Dorota Felman (Christian Bourgois)

GUERRE FROIDE, MÈRE FROIDE (Atelier du Gué)

LE BESTIAIRE INCONSTANT (Ramsay)

ROMILLATS, nouvelles (Ramsay)

Les autres livres de Jacques Jouet sont répertoriés en fin de volume.

Jacques Jouet

Mek-Ouyes amoureux

Roman-feuilleton

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2006
ISBN : 2-84682-131-1
www.pol-editeur.fr

Extrait de la publication

La lectrice aux commandes

Premier épisode

À peine si nous avons été présentés. J'étais antérieurement la lectrice, contente de son sort, et je ne peux plus me flatter de l'être encore, lectrice et contente de n'être qu'elle.

Être la lectrice impliquait beaucoup de choses : de la passivité ou du moins de la discrétion, de l'appétit, de la ténacité, de la technicité, du temps. Hier, au moment de changer de poste de travail, il m'a fallu beaucoup d'esprit de décision. Aujourd'hui, c'est fait. Je suis arrivée de l'autre côté. Et, quoique j'aie le trac, quoique je n'aie pas encore mon nouveau contentement, je ne reviendrai pas en arrière. Pour rien au monde je ne voudrais décevoir le romancier-feuilletoniste – celui du roman-feuilleton *La République de Mek-Ouyes* – qui, voyant que je piaffais, a eu la générosité de m'embaucher, qui m'a fait la confiance de me passer, à moi, son cher clavier.

Le romancier-feuilletoniste, justement, me souhaite bonne chance en me prêtant tous ses pouvoirs. Il me dit sa surprise d'avoir lancé, presque trois ans plus tôt, ce roman-feuilleton en toute naïveté, d'avoir tenu ses deux premières périodicités, sa surprise moins grande de voir le franc insuccès (moi, je dirais succès confidentiel, mais « roman-feuilleton confidentiel » touche à l'oxymore) de *La République de Mek-Ouyes*, premières parutions. Oh, il n'avait pas l'air particulièrement affligé ni démoralisé, mais peut-être prenait-il sur lui sans rien vouloir laisser paraître d'aigre. Il dit qu'en littérature il a beaucoup de fers au feu, pas tous ses œufs dans le même panier et des os enterrés sous des arbres d'essences diverses, donc beaucoup de travail sur le chantier. Il dit qu'écrire n'est pas une activité solitaire et que le cadeau qu'il me fait en m'offrant cet emploi n'est pas empoisonné. C'est moi qui dis « cadeau ». Il ajoutait qu'il n'avait aucune raison de se plaindre : il peut vivre de sa plume de la façon modeste qui lui convient, il a tout plein de projets enthousiasmants, il a, au moins, quelque fervente accompagnatrice (je suis bien placée pour être d'accord avec cette dernière assertion), pourquoi, en plus, faudrait-il absolument que son roman-feuilleton soit lu par six milliards d'êtres humains ? Ce serait là une ambition très excessive dont il laisse à d'autres les déconvenues.

Ainsi, puisque j'ai beaucoup donné, donnant donnant et recevant, la confiance qu'il me fait est totale. Il ne reviendra pas là-dessus, le temps de la troisième partie. Il m'a assuré que, tous les soirs, il lira ce que je ne me ferai pas faute de lui envoyer, mais qu'il ne se mêlera de rien, qu'il ne critiquera pas la production du jour, ne me gratifiera de nul conseil et ne me proposera aucune correction. J'aime mieux ça. Il faut bien à mon tour que j'aie tous les risques à prendre, et sans garde-folle.

Il m'a demandé de rester à ce poste pendant six à sept mois. Nous sommes aujourd'hui le 20 août 2002. Il faudra qu'à la fin février 2003 je sois arrivée à quelque chose, mais que chaque jour, en attendant, un épisode témoigne de l'avancée des travaux. Ça me va. Si j'ai l'air assez détendue, c'est que je ne pars pas à l'aveuglette. Je suis novice, je ne me suis pas entraînée sur un autre sujet, mais j'ai bien réfléchi avant d'accepter, relu le volume paru en 2001, après ma première lecture de lectrice par épisodes quotidiens, aussi ai-je des critiques à formuler sur les deux premières parties de ce roman, ainsi d'ailleurs que sur le cycle ambitieux dont fait état, pour la première fois, le « du même auteur » : *La République roman*.

Que dès demain, ici même, Mek-Ouyes marche d'un bon pas et que je lise le monde, le Monde-Mondes ou un autre, grimpée sur ses épaules, soit. Mais il est question que je ne lise pas que le monde, les mondes ou le Monde-Mondes. Je lirai des merveilles intimes et toutes choses attachantes à quoi rêvent mes semblables. Je lirai encore le roman-feuilleton tout en le racontant, tout en le vivant – vertiges de la virtualité –, tout en l'infléchissant dans le sens qui m'intéresse – on verra lequel.

Car c'est là le cœur de mes chers vœux. Il y a ceci : que le roman cesse un peu d'être politique (cesse tout à fait d'être potachique, aussi) et de tirer à hue et à dia. Il a trop emprunté de diverticules. Politique, il l'a été suffisamment. On a eu plus que notre dose sur le chapitre des présidences et des ambassades, sur celui des ambitions providentielles et du pouvoir à exercer. Un personnage de la dimension de Mek-Ouyes, en ne laissant rien perdre de son charisme, peut tout de même être centré sur autre chose que sur son ur-métier de chauffeur, son titre de président élu du Monde-Mondes ou sur son emploi de sphinge !... Réfléchissons : un sujet humain, si volontaire et réfléchi soit-il, ne pourra jamais maîtriser la destinée de l'ensemble de ses semblables ! N'est-ce pas que c'est un préalable ? Alors pourquoi faudrait-il continuer à consacrer ici cinq cents pages à ses illusions de politicien ou aux désillusions de ses électeurs ?

Non. Je vous le dis sans précaution. Il faut changer de voie. On aura compris que j'ai une conviction. Moi, ce roman, si j'ai dit ce qu'il ne sera plus, c'est que je sais très bien ce qu'il va falloir qu'il soit. Ce n'est pas une fiction.

Deuxième épisode

Avant que le roman soit quelque chose, c'est-à-dire, ne tournons pas autour du pot, avant qu'il soit roman d'amour, à savoir, n'ayons pas peur de simplifier, roman de deux figures en relation plus ou moins fusionnelle et d'ailleurs plutôt plus que moins (deux figures faites de chair, de sang, d'os et de pensées), je me sens obligée de faire le point sur ma personne. Et pour ce faire, avant de m'occuper de qui je hante et de qui me hante, je parlerai brièvement de mes support et surface.

Quand je me suis éveillée, ce matin, après un terrible cauchemar (dans le rêve, j'attendais sur un quai de gare le train de 8 h 49, qui arriva à 8 h 48, une minute d'arrêt, départ ponctuel, dans lequel je montai et il y avait une place très confortable pour moi en première classe, peu de monde dans la voiture, un paysage splendide par la fenêtre, une température très douce et un petit-déjeuner fait de mets fort subtils, jus de fruits frais, fromage battu, pain aux noix et confiture maison : je me réveillai, j'étais en sueur), quand je me suis éveillée, donc, je laissai ma transpiration passer dans les draps, car ils sont aussi là pour ça. Durant cette opération qui doit s'accomplir de façon détendue, les mauvais dépôts du rêve se dissipent avec le suintement goutte à goutte. C'est le moment de reprendre conscience de soi, de retrouver confiance en soi et de sculpter l'être du nouveau jour dont on choisira librement les caractères dans son catalogue intime.

Ce matin, je ne me lèverai pas avec les bras longilignes de la veille, les jambes fuselées qui étaient nécessaires à la marche d'hier. C'est le jour d'être plus dodue, moins grande en apparence, d'avoir les seins plus larges et plus gonflés, les joues montrant de la proéminence.

Réussir ces petits changements-là ne relève d'aucune chirurgie esthétique lourde ou légère, et pas plus d'un quelconque talent pour l'autosuggestion. Chaque femme qui a enfin trouvé laquelle elle est (est-ce différent chez les garçons ? nous y reviendrons) n'a trouvé, figurez-vous, que son échelle propre de variabilité. Être la grosse idéale, au jour dit où votre amour n'osait justement rêver d'aucune grosse, voilà la clef du succès et du désir durable, au même titre qu'il faut aussi savoir être l'inverse, mince, et aussi sans surprise quand il le faut, la même que la veille, sans toutefois établir une norme. L'important n'est pas d'essayer mais de réussir.

Ce matin, je ne me lèverai pas avec la peau bronzée. Je serai blanche comme l'était la belle Aude ou Christine de Pisan, la tête petite et le gros ventre que j'accentuerai par la cambrure, prête à expliquer que je ne suis pas plus enceinte que le premier romancier du monde modelé par Rodin, sauf à me retrouver grosse de ce que j'ai à raconter. Demain, sans beaucoup

d'effort, je serai sombre, je me serai glissée sous la peau grillée de l'amie sauvage de Paul Gauguin, femme plurielle entre toutes, ou légère comme Garbo, travailleuse comme Binoche. Il faut de la patience.

Aujourd'hui, des deux mains, en me savonnant (et puisque je suis maintenant sous la douche), je fais le tour de ma propriété en commençant par les épaules. J'ai coincé un petit savon au creux de chacune de mes deux paumes, de sorte que la mousse en soit directement produite ou du moins en donne l'impression. Les deux savons sont différents par le parfum, s'ils moussent également. Après les épaules et leur convexité, je tente leur contraire concave : les aisselles, que j'explore en tâchant d'affiner la fourrure que j'épilerai la semaine prochaine, je sais précisément quel jour. La main et le savon gauches traitent l'aisselle droite, et inversement : conséquences olfactives. Je me demande si une contorsionniste professionnelle serait capable de mucher son épaule droite dans son aisselle gauche ou son épaule gauche dans son aisselle droite, exploite quasi hermaphrodite qui ne laisserait pas la reine des Amazones indifférente. Vite, contrôler, grimpée sur cette dernière, la présence assurée de mes seins, leur nombre, leur tenue, leur grosseur. J'ai dit qu'aujourd'hui ils étaient de belle récolte. Ils ne tiendraient pas cachés au creux de l'aisselle.

Dans ma salle de bains, j'ai fait installer, vertical, un radiateur en bois à tubulures. Oui, j'ai bien dit en bois. Les tourillons de châtaignier sont évadés comme des tuyaux de flûtes et l'eau chaude coule à l'intérieur. C'est un radiateur vivant qui m'aide à retrouver mon dos. Un tuyau vaut pour chacune de mes côtes. Les omoplates sont mes seins arrière, et très pointus, parfois coupants. Ce matin, mes fesses explosent. Pas d'inquiétude, c'est maîtrisé.

Pour me sentir un peu plus lourde, je n'ai bien sûr pas pris un gramme et je n'ai rien perdu de ma souplesse, celle des doigts pour le clavier, celle des jambes pour en élever une le long du mur et présenter mon sexe au soleil du matin. Je vous préviens, c'est un capteur. Je vous préviens, c'est un diffuseur de ce qu'il aura capté. Je ne sais pas si vous avez compris qui je préviens. Mais il ne faut pas aller trop vite. J'espère avoir un peu réchauffé le monde autour de moi. C'est une bonne action. Nous continuerons demain, si la santé nous prête vie. Et vive, en attendant, vive le roman d'amour !

Troisième épisode

J'ai encore huit petits vagins entre les orteils, et attention ! je ne les ai pas pour que deux d'entre eux ne jouissent que d'une bride de tong. Il y a mieux à entendre. À bon entendre, je donne mon salut. Il sera le bienvenu avec sa langue.

J'ai lancé, hier, ce cri : « Vive le roman d'amour ! » et je sais le risque que je prends quand je brandis l'énormité de ce programme. *La République de Mek-Ouyes III* sera un roman d'amour ou ne sera pas. Ce sera un roman d'amour total, et pas de la rigolade ! Il faut que ce soit le dernier roman d'amour ! Qu'on ne puisse plus en faire un autre après ! Qu'il décourage les Harlequins ! Les lectrices comme moi se moquent de la République, de ses pompes et de ses œuvres pompantes, elles veulent des romans d'amour ! Et vive le roman-feuilleton-d'amour, qui a commencé par ma présentation, c'est-à-dire par la présentation de l'héroïne. De moi je n'ai pas fait le tour, mais il ne faut pas tout dévoiler d'abord. Et puis, le roman d'amour n'est pas le roman érotique, même si celui-ci peut être idéalement englobé par celui-là. Je reviendrai, les moments venus, à ma bête désirante, à ma bête affalée grande ouverte, à ma bête dressée, à ma bête courbée, à ma bête prête à tout. Ce ne sera qu'épisodique.

Jusqu'ici, dans le roman-feuilleton qui n'était que beaucoup trop minoritairement d'amour, bien sûr il y avait eu des pistes qui auraient pu rendre et juter, mais il y avait trop de personnages, chacun tour à tour faisant de l'ombre à tous les autres et dispersant (surtout dans la deuxième partie) l'attention de la lectrice que j'étais alors, et lui arrachant l'herbe sous le pied de ses attentes. Il faudra bien que je trouve quelque chose, ici, pour éviter le retour de tous ces gêneurs incapables d'amour vrai, c'est-à-dire passionné, gratuit, bâtisseur-destructeur. Interdire définitivement leur retour ou simplement le repousser vers les eaux d'une inévitable quatrième partie dont je ne serai probablement pas la narratrice. Je n'oublie pas que le caractère infini en théorie du roman-feuilleton, du roman-feuilleton en général, à suivre, à suivre, à suivre, à suivre... donnera l'éternité à celui-ci, surtout si, au jour de la mort future de son initiateur, un(e) ami(e) bien déterminé(e) se décide, sous son propre nom, à prendre le relais, chose que, personnellement [j'entends, là, en tant que J.J.], je souhaite sincèrement, avec le plus grand sérieux, avec la plus grande confiance dans le caractère impur et collectif de la littérature, qu'on se le dise et qu'on ne l'oublie pas ! Je remercie l'avenir pendant qu'il en est encore temps. Revenons à nos lapins. Je ne me suis pas encore épilée.

Oui, l'héroïne ne sera nulle autre que moi. J'ai parlé de mon corps et, on l'aura peut-être remarqué, jamais de ma garde-robe. Il y a une raison à

cela. Je n'ai plus de garde-robe depuis le jour où j'ai été engagée pour diriger les destinées de cette partie du roman. Je suis nue, debout à mon pupitre, et le serai continûment jusqu'à la fin. Je serai nue de même si j'entre dans l'histoire. Je ne demanderai aucune aide à l'art du vêtement qui ne cherche au fond qu'à vous dévêtir. Autant prendre les devants. En méditant, je sens ma chevelure qui respire, mes trois lapins qui se chauffent au travail, deux sous les bras, un sous le ventre. J'entends chanter mes entrailles qui ont faim, mais il n'est pas encore l'heure de les nourrir et de les abreuver. J'entends gonfler les poches qui sont trop pleines, et je ne vais pas tarder à m'interrompre pour les soulager. Pour l'heure, comme le fait une vendangeuse qui n'a pas encore atteint le bout du rang, en écrivant, je serre le ventre pour l'affermir, je crispe les fesses pour les muscler, je frotte mes cuisses l'une contre l'autre et ferai l'acquisition d'un petit tapis roulant qui me permettra d'écrire en marchant sur place. Il n'y a rien comme un bon étirement des bras, au-dessus de la tête ou sur les côtés, pour dégager la poitrine et la rendre source d'idées nouvelles, ici aussi bien qu'en face. Il n'y a rien comme de prononcer à haute voix, d'abord ses déclarations d'intention puis les épisodes successifs de l'histoire, pour les poser solidement dans la mémoire d'amont qui est le frigidaire de la conscience et dans la mémoire d'aval qui est l'imagination, le grille-pain de la personnalité dynamique. Je suis à la barre, je suis forte et je suis douce, je suis huile et je suis vinaigre. Je sais quelle est ma route et ne me laisserai plus interrompre que par l'Objet de mon amour, le jour où il aura cédé à mes avances¹.

Car pour un roman d'amour, il faut être deux. Deux, et presque pas davantage. On sait qu'il y a moi, dans le plus simple appareil, et l'autre, maintenant, il va falloir nous occuper de lui. De qui s'agit-il? Mon choix est fait. Je ne tarderai plus à le rendre public.

1. Le lecteur aura compris que, tant que je serai aux commandes, il n'aura, quant à lui lecteur, aucun rôle. Jamais je ne m'adresserai à lui comme il a été fait à moi par le passé. De lecteur ou lectrice il ne sera pas question. Je ne serai pas la députée des lectrices et des lecteurs. Le mot qui les désigne n'apparaîtra plus. Il m'échappera peut-être quelque « on » qui pourra englober telle ou tel, mais que ces tels ou telles n'en fassent pas une éruption d'enthousiasme. Ils en seraient pour leurs frais de pharmacie.

Quatrième épisode

De nul autre que de Mek-Ouyes, je suis amoureuse. Voilà, c'est dit.

Oui, je n'aurai pas été longue à manger le morceau...

Je suis amoureuse de Mek-Ouyes et de personne d'autre. Que personne ne cherche ! Pour qui d'autre aurais-je si soigneusement enveloppé de la mousse d'un shampoing vitaminé à la pulpe de cédrat (acquis naguère par troc contre une lecture intégrale à voix haute de *Sans dessus dessous* de Jules Verne pour les oreilles et le sourire du duc des Charges étant aveugle) les trois lapins dont j'ai déjà parlé ainsi que ma chevelure généreuse ? Et qui me prouve que Mek-Ouyes réagit positivement au parfum de la pulpe de cédrat (*Citrus medica L.*), qui fut longtemps le seul agrume connu en Europe ? Je n'ai pas dit que j'étais raisonnable.

De Mek-Ouyes, dont j'aime si fort le nom, celui que je ne peux prononcer sans ressentir la mouillure et le mouillement dans le palais où règne la langue (et pas que là), le nom qui était bien celui qu'il lui fallait se choisir, par un jour de grande circulation sur une certaine autoroute, il y a quelque temps de ça, pas tout à fait hier et pourtant pas si longtemps, de Mek-Ouyes, voilà, je suis l'amoureuse.

De Mek-Ouyes, que je n'ai jamais aperçu que de loin : un voile était entre nous comme une vitre translucide en vessie de phoque, mais jamais transparente à moins qu'un trou de ver devenu œillette ne fût capable de m'autoriser une contemplation plus nette, de Mek-Ouyes, je serai l'amante.

De Mek-Ouyes je suis l'esclave, et tout à la fois le maître, le discours et l'a parte.

Dès les premiers épisodes, j'ai aimé la taille de Mek-Ouyes, son esprit de décision et sa musculature. J'ai aimé son esprit subversif, son anarchisme secondaire, ses habitudes alimentaires, sa générosité. J'ai aimé son calme. J'ai aimé, j'aime sa solitude – ce qui ne va pas, je le mesure parfaitement, sans me mener sur les terrains glissants du paradoxe et de la provocation... J'ai tout de suite aimé sa calvitie, ses défauts, ses vices et ses cicatrices.

De Mek-Ouyes, j'ai, c'est vrai, moins aimé la population qui s'accrochait à lui, ni le Bordel du Cœur et ni les Ambassades. Sa descendance m'indiffère ; ses amitiés me gavent. J'ai aimé une rêverie dans son regard... L'amour est une violence exclusive, n'est-ce pas ? à laquelle on doit tout pardonner. J'ai aimé de lui l'étonnement absolu. Oui, et aussi, l'incapacité de se défendre, de se justifier... j'ai aimé une certaine passivité, craignant parfois qu'elle gagne trop de terrain. Je déteste, j'abhorre Agatha de Win'theuil. Quand je la dégobille à grand bruit, on dirait que je donne à la cuvette un sac de noix avec leurs coquilles.

Mek-Ouyes. Pour qui d'autre, à cette heure, accepterais-je de danser d'un pied sur l'autre, les ongles d'en bas peints au jus de fraise, les ongles d'en haut

d'un vernis transparent qui renvoie la lueur de la page écran ? Pour qui d'autre serais-je debout, nue devant cet ordinateur, avec tous mes dictionnaires à portée de la main, quadrupède écrivant comme l'organiste joue des quatre membres ? Pour qui d'autre laisserais-je à de certains moments la pointe de mes seins splendides se hasarder jusqu'à effleurer les touches, les presser, dans l'espoir d'aider à recomposer les lettres du clavier, qu'il ne soit plus *azerty...* ni *qwerty...* mais *mek-ouy...* et que cette disposition ait la vertu de convoquer celui que je voudrais présent face à moi comme à mes côtés, sous moi et grimpé sur mon dos, ou qui me propose dans le creux de l'oreille des aventures communes ?

Il reste que, pour l'heure, m'étant bien préparée, ayant tout sous la main de ce qui me sera nécessaire, ayant nettoyé mon nombril avec un coton-tige, forte d'une visite médicale concluante allant vraiment dans les recoins, ayant sérieusement commencé ma narration, je sais bien ce qui me manque et qui me fait bâiller. Je n'ai pas faim. Et je n'ai pas sommeil. Ce qui monte du tréfonds de moi et me fait écarter les mâchoires d'une façon irrésistible, c'est l'assurance de vouloir plaire à qui de droit, d'attendre de trouver en face une égale appétence.

Pour qui d'autre que Mek-Ouyes aurais-je pu polir ce sourire et contrôler ma taille, aurais-je pu grandir et m'arrondir à volonté, légère pour être portée dans ses bras, puissante pour pouvoir le porter dans mes bras, aurais-je pu accueillir ce tout-lui plus petit que lui, ce lui parfait que je pense très fort être lui, cette abracadabrante proéminence, de sorte que ce pénétrant soit une fois, chez moi, au large et de sorte qu'une autre il soit à l'étroit ?

Je l'ai avoué. Je l'ai clamé. Mon objet : Mek-Ouyes. Mon Objet, avec un grand O. J'aime Mek-Ouyes, j'aime Mek-Ouyes avec un grand M et de tout moi. Mais il y a un souci. Oh ! je vais sûrement en venir à bout... Mek-Ouyes... Mek-Ouyes, je ne sais pas où il se trouve.

Cinquième épisode

Ainsi, la lectrice des deux premières parties de *La République de Mek-Ouyes*, moi-même, est devenue l'auteure. A-t-elle cessé pour autant d'être la lectrice ? Il lui suffira de dire qu'elle se relit au moins une fois, avant d'envoyer son épisode à qui de droit. Si l'on dit d'une auteure qu'elle se relit, n'est-ce pas le signe qu'écrire est déjà lire une première fois ? Ne dirait-on pas, sinon, que

l'auteure – quand elle veut se corriger – se lit, tout court? Donc, je suis là debout et toute nue devant mon tableau de commandes. Je veux écrire et lire un roman-feuilleton d'amour dont je suis personnellement l'amoureuse et dont Mek-Ouyes est le partenaire désigné. Un roman sans autres personnages que nous deux, ou alors des silhouettes. Mais ce partenaire d'élection, je ne sais pas où il se trouve. C'est là mon seul souci. Et c'est pour quoi je pars à sa recherche. C'était un résumé des épisodes précédents.

Où est Mek-Ouyes? Par où commencer? Comment être sûre, partant sur une piste, de ne pas me précipiter exactement où il ne faudrait pas? C'est l'heure des points d'interrogation dans la prose, dont il ne faut avoir ni peur ni dégoût.

Hier encore, Mek-Ouyes passait pour présider le Monde-Mondes. Aujourd'hui le préside-t-il? Mek-Ouyes qui passait pour être sphinge l'est-il encore vraiment? Sphinge? Président? L'un ou l'autre? L'un et l'autre? Ni l'un ni l'autre? L'autre et l'autre? Je n'arrive pas à le voir président, je ne parviens pas à l'imaginer sphinge, je n'arrive pas à le croire rien du tout. Mais ce n'est qu'une impression. Je regarde par la fenêtre, que je laisse toujours ouverte à cause d'une mauvaise odeur, chez moi, dont je ne suis pas encore venue à bout. Il y a beaucoup de monde à Créteil rebaptisé Créteil-Pareil, dans le paysage, comme aux jours d'un chassé-croisé de vacances d'été avant les événements. Sur la planète, la circulation des personnes est redevenue à peu près normale, depuis qu'a été sauté l'obstacle des grands fossés. Je vois des familles qui reviennent d'exil et reprennent possession à l'amiable de leur demeure. C'est la situation idyllique. Celles qui l'ont occupée quelques mois ont justement envie de repartir dans leur pays d'origine. Ça tombe vraiment bien. Elles font faire aux anciens le tour du propriétaire :

– Voilà ce que nous avons transformé dans la cuisine. C'est beaucoup plus pratique, de cette façon. Vous voyez, vous n'avez plus à vous baisser pour attraper les verres, et plus de risque de vous cogner dans la porte du haut.

– Mais vous avez eu parfaitement raison! Emportez quelques fruits pour le pique-nique.

– La cave est en l'état. Nous vous avons bu quelques bouteilles, mais toujours nous les avons remplacées. Certaines des vôtres, aujourd'hui, seraient madérisées.

– Ça alors, nous sommes vraiment bien tombés!

– Mais non, c'est vous qui êtes très sympathiques. Nous nous écrivons, n'est-ce pas? Et vous viendrez nous voir à Kanchipuram. Où étiez-vous, vous-mêmes?

– À Arkhangelsk. À nous trois nous y avons laissé cinq orteils.

D'autres fois, ça se passe plus durement. Il y a ceux qui ne veulent pas partir, excipant de leur citoyenneté du Monde-Mondes et du caractère illégal de tout titre de propriété antérieur au nouvel ordre. Le moment, il faut dire, est assez cocasse. C'est une période de droit-non-droit. *De jure*, le droit n'est pas caduc, mais la

grosse majorité des justiciables le reconnaît d'autant moins qu'on ne désigne plus de juges stables, que les policiers n'ont pas encore de chefs et pas assez de clefs pour les menottes. Il y a des bagarres. Il y a des duels à mort. Des comptes se règlent dans le sang. Il y a des batailles rangées dans les parkings souterrains. L'évacuation des corps est une affaire de bénévoles. Je vois tout cela de mon observatoire, à Créteil-Soleil, quartier reconstitué de Créteil-Pareil.

Moi-même, à mon retour d'Aparicio, j'ai dû enterrer deux cadavres qui s'étaient incrustés chez moi (enfin, ils étaient vivants, lors de l'incrustation). Un dans le pot de yucca, un dans le bégonia.

Si je fais le compte approximatif du nombre de vivants que je peux apercevoir de ma fenêtre, c'est déjà colossal, puisque je vois un lycée et sa population, deux usines actives, un supermarché à l'heure de pointe, une autoroute avec bouchon, une église trop petite, un nombre incalculable de tours d'habitations (huit, seize, vingt-six niveaux...), des métros, des autobus, des trains de grandes lignes qui se croisent et des avions là-haut, qui sont surbookés...

Non content d'être une flèche fichée dans le cœur musclé que je cache sous un sein à la pointe aujourd'hui bien érigée, Mek-Ouyes est une aiguille dans mille millions de bottes de foin. Je ne trouverai pas Mek-Ouyes à Créteil-Pareil, selon toute vraisemblance. Y trouverai-je seulement une trace de son passage ou du passage de qui l'aura vu passer ailleurs? Il va falloir que j'éclaircisse un peu les rangs autour de lui, à la machette s'il le faut, que s'abattent toutes les forêts qui cachent ce baliveau. On a compris que j'aime, que j'assume d'aimer et que j'aime assumer. J'aime tout de l'amour jusqu'à toutes les conséquences, alors forcément, je n'aurai pas de scrupules.

À Créteil-Soleil, c'est un peu comme ailleurs, quand on cherche quelqu'un, on quitte sa fenêtre, on se maquille un minimum, on se dirige vers le centre commercial et on ouvre en grand les yeux et les oreilles.

Sixième épisode

Pour passer à peu près inaperçue en continuant d'être nue, je sautai furtivement dans une vitrine de prêt-à-porter, qui se trouvait en bonne place au milieu de la principale artère du centre commercial couvert, au rez-de-chaussée. J'avais l'intention de m'y installer.

Quoique la tendance de l'activité économique fût nettement à la reprise, les boutiques n'étaient pas énormément achalandées, selon le sens récent du mot qui ne concerne pas la quantité de clients mais l'abondance de marchandise. N'importe quel commerce de vêtements, qui était réputé avoir reçu un lot de pull-overs ou de culottes dans le quart d'heure précédent, était assailli par une foule en délire dont chaque item brandissait en braillant un gros billet au-dessus de sa tête. On voyait ça tous les jours depuis une semaine. C'était spectaculaire. Ces grappes de gens dessinaient des portraits de groupe dynamiques, bons à peindre ou à photographier : soldats à l'assaut d'une redoute ; planteurs de drapeaux sur un îlot du Pacifique ; naufragés de la Méduse apercevant au loin le port de Concarneau...

J'eus la chance, dans la boutique *Patani* que j'avais choisie pour m'exposer, celle qui avait à sa droite la petite échoppe de jouets d'occasion et à sa gauche le clefs-minute, de tomber le jour d'un arrivage : trois énormes caisses de bois clair en provenance de La Nov-Bombay (qui avait, chose bizarre, une tour Eiffel comme symbole : « Il n'est Bombay que de Paris... ») avaient été livrées en passant par l'arrière de la boutique. Le patron avait prestement sorti deux rangées de barrières Vauban devant la vitrine et la porte, deux rangées écartées l'une de l'autre par des tasseaux fixés au moyen de chaînes, afin d'assurer à la barricade la meilleure solidité. Moins d'une minute après cette installation, trois cents personnes s'y pressaient, au péril de leur vie, les yeux exorbités, craignant l'étouffement, un billet de 20000 k-ouyes à la main, prix moyen (arrondi par commodité et par nécessité absolue de n'avoir pas de monnaie à rendre) d'un pantalon, d'une jupe, d'un ensemble sous-vêtement féminin deux pièces ou d'un pull-over à col en V.

Dans la vitrine, j'étais quasi indiscernable au milieu des mannequins de plastique laiteux qui étaient aussi peu vêtus que moi, signe de l'impossibilité pour *Patani* de conserver le moindre stock. De même, de tous ces nouveaux modèles *Made in Eternal India*, il n'aurait pas le temps d'en mettre le moindre en exposition. La satisfaction du commerçant était assez obscène, bien qu'il tentât de la déguiser en opération philanthropique. Il vivait le rêve le plus fou de sa corporation, le flux le plus tendu qu'on jamais pu voir. Derrière ma vitre que j'espérais solide, j'étais peut-être un peu moins blanche que mes consœurs inanimées, mais la foule ne s'intéressait qu'à l'ouverture des caisses et à la pince à billets fixée au bout d'une longue perche, qui permettait au vendeur de saisir l'argent et, la chose faite, de lancer, au petit bonheur, la marchandise, en espérant qu'elle atterrirait bien sur la tête du bon client. Ça n'allait évidemment pas sans contestations vigoureuses où la mauvaise foi n'était vaincue que par la force, à moins qu'elle ne s'imposât par la même. Les rixes pouvaient être violentes. À ce jeu, les femmes étaient de loin les plus fortes, ce pourquoi, dans la foule, elles se trouvaient largement majoritaires. Un petit homme, qui s'était vu délester, par la pince, de son billet de 20000 k-ouyes, avait reçu un soutien-gorge, mais la culotte qui allait avec était tombée sur la tête d'une de ses voisines qui l'avait prestement

subtilisée. J'avais vu la scène de mes yeux. Le petit homme fit soudain la bouche en cul-de-poule et hennit comme si on lui essorait les testicules, ce qui n'était sans doute que la triste vérité. Il lâcha le soutien-gorge et fut expulsé de la mêlée comme un rugbyman débutant.

Cachée sous mon camouflage en lequel j'avais la plus haute confiance, il me vint tout à coup une rougeur évolutive qui me fit craindre de m'exhiber plus qu'il n'était souhaitable (quand je rougis, je rougis des lobes d'oreille, des genoux et des bouts de seins, mais pas simultanément, si bien que je deviens semblable à une borne clignotante annonçant des travaux sur une route à grande circulation) : je venais de reconnaître sur le billet de 20 000 k-ouyes l'effigie de mon amour. Les nouveaux billets étaient donc arrivés dans les distributeurs et donnaient, recto verso, ici le visage sévère et là la face rigolarde de l'objet de mon amour : Mek-Ouyes en monochrome orange sur le billet de 20 000 k-ouyes, tandis qu'autour de son visage énergique gravitaient des étoiles, des satellites, des anges ou des insectes – il était permis d'hésiter – et, de toute ma volonté, je voulais me reconnaître moi-même en la personne d'un de ces anges s'apprêtant à se poser délicatement sur les lèvres de mon amour.

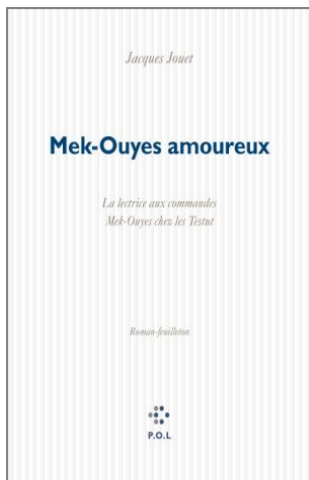
J'avais soudain une envie folle de voir les autres billets de la gamme, celui de 10 000 k-ouyes, celui de 50 000 et de 100 000. Y avait-il des pièces de monnaie? J'étais prête à signer un chèque de cent millions de k-ouyes à qui me mettrait en face de mon amour!

Ces billets... Il y avait de quoi être émue. Qu'est-ce que cela signifiait? Était-ce là une preuve absolument définitive et indiscutable? Mek-Ouyes était-il donc effectivement président général en activité du Monde-Mondes?

Septième épisode

J'eus à peine le loisir de m'attarder quelques secondes à cette méditation, qu'elle fut interrompue par une catastrophe. Les trois caisses de vêtements tout neufs en provenance de Bombay avaient été entièrement nettoyées en moins de dix minutes. Dans la foulée, et sous la pression, le patron de *Patani* avait vendu, planche par planche, le bois des caisses, dix par dix les clous à tête d'homme qu'il faudrait redresser, les feuillards de métal qui cerclaient le bois. J'ai vu un type décrocher avidement une étiquette. Le patron s'égosillait :

N° d'éditeur : 1938
N° d'imprimeur : 060278
Dépôt légal : février 2006
Imprimé en France



Jacques Jouet
Mek-Ouyes amoureux

Cette édition électronique du livre
Mek-Ouyes amoureux de JACQUES JOUET
a été réalisée le 18 avril 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en janvier 2006
par Normandie Roto Impression s.a.s
(ISBN : 9782846821322)
Code Sodis : N44345 - ISBN : 9782818004043
Numéro d'édition : 139975